

Alexandre Müller

# OUTSIDER

**MON COMBAT INVISIBLE  
CONTRE LA MALADIE**



ALISIO  
SPORT

**« Si l'on m'avait dit enfant que je serais joueur de tennis professionnel, je n'y aurais pas cru.**

**L'intensité que cela suppose, la force que cela demande. Et ma fragilité comme une épine, une pression permanente qui oblige à trouver des solutions sur le terrain et en dehors.**

**Pourquoi mener ce combat ? Pour un dépassement perpétuel et infernal ? Lancé dans un match avec moi-même ? Je me doute bien qu'il y a quelque chose d'étrange dans cette vie un peu maso, mais j'aime la palpitation du jeu, je suis addict... Tout donner, tout perdre et tout rejouer.**

**Je tiens une raquette pour ne plus penser à la maladie, j'enchaîne les coups droits et les revers pour la défier, je serre ma chance point après point.**

**La maladie isole et ce livre souhaite le contraire. »**

Propulsé parmi l'élite du tennis français, Alexandre Müller mène depuis l'adolescence un combat invisible. Diagnostiqué de la maladie de Crohn à un âge où tout semblait possible, il a dû apprendre à composer avec un corps en révolte, des douleurs chroniques et des contraintes extrêmes.

Dans *Outsider*, il se livre sans détour sur ce double combat : celui de la performance au plus haut niveau et celui de la survie quotidienne face à la maladie.

## **Le récit d'un parcours où la détermination, plus forte que la maladie, redéfinit la notion même de victoire.**

Né à Poissy en 1997, passé professionnel en 2014, **Alexandre Müller** s'est imposé comme l'un des meilleurs joueurs du tennis français. En 2025, il remporte le tournoi de Hong Kong, devenant le premier Français à inscrire son nom au palmarès, et atteint la 38<sup>e</sup> place mondiale au classement ATP.

ISBN : 978-2-37935-657-5



9

782379 356575

19,90 €

Prix TTC France



Rayons : Sport, Témoignage

**OUTSIDER**

Conseillère éditoriale : Anne Bayard  
Préparation de copie : Anne-Lise Martin  
Relecture-correction : Le Champ rond  
Maquette : Émilie Guillemain  
Photo de couverture : © ATP TOUR

© 2026 Alisio,  
une marque des éditions Leduc  
76 boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
ISBN : 978-2-37935-657-5

**ALEXANDRE MÜLLER  
AVEC JEAN-PHILIPPE ROSSIGNOL**

# **OUTSIDER**

**Mon combat invisible contre la maladie**

A L I S I O

*Merci à Stefan, Virginie et Julien.*

*Pour Julie et notre fille, Alba.*

« Je ne suis pas seulement un type qui joue au tennis. J'ai une histoire touffue. Des expériences et des sentiments. »

David Foster Wallace, *L'Infinie Comédie*

## Sommaire

1 – Hong Kong, joies et sacrifices.....	13
2 – Remonter à la source.....	33
3 – Une année de secret.....	55
4 – Le verdict tombe.....	65
5 – Préparatifs de match à la régulière.....	79
6 – Vivre avec la maladie.....	97
7 – Le tennis est une question de surfaces.....	109
8 – Sueurs froides et nerfs solides.....	137
9 – Après.....	153

# 1

## Hong Kong, joies et sacrifices

La joie existe, je l'ai rencontrée à Hong Kong. J'y suis allé pour jouer un tournoi de tennis. Rien d'anormal jusqu'à présent, c'est mon métier. Je suis classé dans le top 50 mondial. Saison après saison, je passe des caps, et personne n'a dit que c'était un voyage de croisière. C'est plutôt l'inverse, on ne compte pas les remous. Le circuit professionnel est un marathon avec son avalanche de codes et de règles. On joue, on perd, on gagne. Ça ne s'arrête jamais. Enfin jamais... disons pendant dix, quinze ou vingt ans pour les plus véloces. L'esprit, lui, ne s'arrête jamais, il veut s'améliorer, refaire le match, repenser une tactique déficiente et peaufiner les détails, comprendre ce qui a été loupé, ce qui a fonctionné, pourquoi tel match s'est déroulé *comme il s'est déroulé*. L'esprit de compétition lutte avec lui-même. Mais le

corps est plus raisonnable, il dit stop avant que la barque rompe méchamment. Le corps est une embarcation fragile, mieux vaut apprendre à naviguer par tous les temps. Blessures, coups de fatigue, découragements, défaites, entraînements, décalages horaires perpétuels, de l'hiver à l'automne, là non plus ça ne s'arrête pas. Vous pensez peut-être que j'exerce un métier de fou ? Cette probabilité n'est pas à exclure.

J'ai 29 ans, je suis joueur de tennis pro depuis douze ans. Droitier, avec un revers à deux mains. Là encore, rien d'anormal. Mais j'ai une particularité que les autres joueurs n'ont pas, je suis atteint de la maladie de Crohn, une maladie auto-immune chronique de l'intestin. Mon combat est quotidien pour comprendre cette maladie, recevoir les soins nécessaires et continuer à jouer. La carrière de sportif est brève, alors j'y mets de l'intensité. Et pour l'intensité, la maladie de Crohn, c'est puissance mille. À vrai dire, une intensité comme celle-ci, je m'en passerais volontiers, mais je n'ai pas le choix. Aujourd'hui, j'ai intégré pour la première fois l'équipe de France de Coupe Davis, nous allons affronter la Slovaquie au premier tour. Le maillot 99 m'a été attribué. J'aime bien ce chiffre impair. Mais voilà que ça va déjà trop vite, rembobinons.

Hong Kong, 30 décembre 2024. C'est la première fois que je participe à ce tournoi ATP 250. L'ATP, c'est l'Association of Tennis Professionals, elle organise le

circuit mondial des tournois pour hommes. Concernant les joueuses, c'est la WTA (Women's Tennis Association). Quand je parlais du tennis comme d'un monde de règlements, nous y sommes... Ah, j'allais oublier, le chiffre 250 accolé à l'ATP définit la grosseur du tournoi, en termes de gains, de points, etc. 250, 500, 1000. Voilà pour cette petite précision. Hong Kong est l'un des premiers tournois de la saison, après la pause de fin d'année. Les joueurs ont rechargé leurs batteries, prêts à repartir pour un tour. À ce moment-là dans ma vie tennistique, je traverse une belle période, je m'entraîne avec des joueurs de premier calibre comme Sinner, ou mon ami David Goffin avec qui j'effectue également des sessions de jeu. Ma préparation musculaire est bonne. J'arrive en Chine un ou deux jours avant mon entraîneur, et suis heureux de découvrir ce tournoi situé à côté du Victoria Park, dans le district de Wan Chai, sur Hong Kong Island. La ville est ultramoderne, avec ses gratte-ciel impressionnants. Je suis à cinq minutes à pied pour aller au club, je ne pouvais pas espérer mieux pour cette nouvelle année chinoise, placée sous le signe du Serpent de bois, qui annonce régénération et croissance.

30 décembre... oui, c'est étrange de se retrouver seul à l'autre bout du monde... en même temps, je ne me suis jamais beaucoup intéressé au Nouvel An, souvent je dors avant minuit, et ça ne me dérange pas. Question de perspective ! Le tournoi commence et j'affronte au

premier tour le joueur suisse Marc-Andrea Hüsler, un grand gaucher. Je perds le premier set 6-2. Je m'accroche, et dès que j'ai une opportunité, j'essaie de le déstabiliser, de « mettre l'araignée dans sa tête ». Ce travail de sape fait partie de mon ADN de joueur. Sur le court, je ne me décourage jamais. Si je sens une faille, j'insiste, je m'infiltrer, je fore. Le tennis est une activité souterraine où les points importants se jouent dans les catacombes, les zones cachées et troubles. Nous ne jouons pas seulement avec notre force, nous jouons aussi avec notre ombre. Je retourne le match contre Hüsler et gagne en trois sets. Au deuxième tour, je joue Miomir Kecmanović. C'est une confrontation très serrée de plus de trois heures et demie, pleine de retournements et d'incertitudes. À chaque point, le public devait se demander s'il y aurait un vainqueur en bout de course. Kecmanović remporte le premier set, je gagne le deuxième au jeu décisif, et le troisième aussi. Victoire à l'arraché. J'ai frôlé la défaite et pourtant je suis confiant, mon tennis est en place, j'ai l'impression que les situations peuvent se retourner en un rien de temps et que toutes les occasions sont à prendre. C'est comme au poker. D'ailleurs, j'aime quand le jeu s'écrit dans le feu de l'action, loin des pronostics et des couronnements attendus.

En quart de finale, nous croisons nos chemins, Arthur Fils et moi. Un match entre deux joueurs d'un même pays a souvent une tonalité particulière : il y a la peur

de rater, le risque de jouer petit bras et une envie peut-être plus marquée de sortir son jeu le plus implacable. Le premier set est clairement à l'avantage d'Arthur, il sert très bien, envoie de bons et puissants passing-shots qui me débordent. Il ne me laisse pas le temps d'installer mes coups. Je ressens une douleur aiguë en fin de sprint, comme un coup de couteau. Le kiné du tournoi me pose un strap. Je perds 6-3. La suite va prendre une autre tournure par je ne sais quel miracle. Je me ressaisis et commence à placer mes services, en réussissant à déplacer l'adversaire. Ma balle est plus longue, plus punchy. Je masque bien les amorties, je suis offensif. Cela fait la différence assez rapidement en ma faveur, 2-0, puis 3-1, 5-3. Le set se termine à mon avantage 6-3, sur une faute directe de Fils. Au troisième set, les jeux défilent, j'ai retrouvé une décontraction musculaire, mes volées sont rapides et cinglantes, mon adversaire envoie certains coups dans les bâches. Je boucle le set 6-1 et gagne le match en 1 heure 51 minutes. Mine de rien, ce tournoi prend l'allure d'un petit tour de force, je remporte les matchs en perdant mes premiers sets, comme si c'était une mise en jambes ou comme si je jouais à me faire peur. Une sorte de frisson avant de décocher les flèches. En demi-finale, mon adversaire est Jaume Munar, un adversaire avec qui j'ai deux points communs : les mêmes années de naissance et de début sur le circuit professionnel. Munar dispose d'un tennis

accrocheur, il se bat sur chaque point, ça promet un beau spectacle. Jaume Munar commence fort, il envoie des pralines au service, en coup droit, en revers. Les premiers échanges, on pourrait croire que je fais de la figuration et que mon sort sera bientôt scellé. Munar joue les lignes, temporise parfaitement, use du contrepied et me fige dans un rôle de spectateur. Il gagne le premier set 6-4. Nous entrons dans le dur dans les jeux suivants, Munar maintient son niveau, je hausse le mien, les coups fusent dans une alternance équilibrée de points gagnants entre lui et moi. Je suis plus offensif à la volée, j'engage tout mon corps dans la frappe, j'anticipe mieux. 4-4, 5-5, 6-6, impossible de nous départager. Au tie-break, nous défendons chaque point et je finis par l'emporter. Troisième set, troisième round ! Là, je prends plus de risques, je m'aventure dans des angles plus compliqués à trouver, j'accentue la pression sur Munar. Je sers mieux, et mes volées sont nettes. Pas spécialement tendu, je joue bien, j'entre dans une phase cool. Tout doucement, je prends le large et parachève la rencontre par un revers décroisé sur la ligne de fond de court. Je gagne ce match de deux heures trente. Résultat : 4-6, 7-6, 6-4. En route pour la finale.

Le 5 janvier 2025, jour J. Être à la hauteur de l'événement, ne pas craquer au pied de la dernière marche, appréhender l'enjeu sans se laisser déborder : c'est tout un mental qu'il faut mettre en action. Un monde intérieur à atteindre, en

suivant ses intuitions, en parvenant à les distiller dans un philtre invisible. Le tennis a sa part d'alchimie. Je vais affronter Kei Nishikori, excellent joueur d'endurance et ex-numéro 4. Désormais 106<sup>e</sup> joueur mondial, il revient de blessures. Mais sa semaine parle pour lui, il a prouvé qu'il était vraiment de retour. Un match à ne pas prendre à la légère, donc. D'autant que le public sera de son côté pendant la partie, tout en restant très respectueux. Nous voici un dimanche à Hong Kong, sur le court bleu ciel entouré de panneaux rouges. Je commence sans fausses notes, service et jeu de jambes, j'ai de bonnes sensations physiques alors que j'ai accumulé la fatigue des derniers matchs, tous en trois sets, cette fatigue qui occupe une place de poids dans une finale. À ce stade de la compétition, le moindre effort est comptabilisé, jaugé, tamisé dans ce grand ensemble que constitue le corps. Un écart supplémentaire, une dépense de trop, et c'est la chute. Dans le premier set, Nishikori ne montre aucun signe de faiblesse, il est solide sur sa base, il est rapide, son revers puissant me tient à distance, je ne peux pas attaquer comme je voudrais, je défends, j'alterne les coups, mais il va plus vite. Son revers à deux mains, croisé et décroisé, ne fait pas de cadeau, pas plus que son coup droit décroisé capable d'envoyer quelques fusées bien senties sur la ligne. On reconnaît l'expérience d'un joueur à ce genre de détails, lorsqu'il est capable de revenir à un formidable niveau de jeu en dépit d'un classement en

berne. Je me défends, je tente des combinaisons service agressif/revers de débordement, ça marche un peu, pas autant qu'il le faudrait. À 4-2, Nishikori prend l'avantage, il breake de nouveau et mène 5-2, je ne trouve pas de solutions pour le déborder, ce n'est pas que je subisse totalement le jeu, bien sûr j'ai quelques occasions, mais je ne parviens pas à les concrétiser. Mon adversaire ne rate pas les points cruciaux, il avance, il trace. Sur son service, il envoie deux ou trois boulets de canon en coup droit, c'est net et sans bavures. Premier set 6-2 pour lui. J'ai encore perdu le premier set, je perds toujours le premier set depuis une semaine, ça ne m'inquiète pas trop, on dirait une habitude, je me dis : « Si tu perds le premier set, tu peux gagner à la fin. » Perdre ne me terrasse pas plus que ça. Pourquoi je loupe inmanquablement mes premiers jeux depuis une semaine ? Est-ce que cela dit quelque chose de moi ? Je serais du genre diesel ? Attentiste ? Dépassé par les événements ? Pourquoi je ne vais pas chercher la victoire plus rapidement ? Mes adversaires savent-ils qu'ils peuvent compter sur cette défaillance de ma part ? Sont-ils plus agressifs au démarrage, moins indolents ? Pourtant, je ne lambine pas, je prends les choses très à cœur dès les premières minutes du duel, je m'applique à jouer les coups sans dilettantisme, avec cette concentration acquise tout au long de mes années de formation. Je ne suis pas capricieux, je ne râle pas sur le court, je ne cherche pas

d'excuses, je ne suis pas de ceux qui contestent sans cesse un arbitrage ou une décision, je suis fair-play, j'ai le goût des beaux points, que j'en sois l'auteur ou non. Je joue comme on m'a appris à le faire, sans me plaindre ni me défausser, en serrant ma chance.

Si je ne réagis pas dès les premiers points, Nishikori l'emportera en deux sets. C'est mathématique. Alors je monte plus souvent à la volée pour aller chercher le point, je fais durer l'échange, mes revers deviennent plus longs, je pousse mon adversaire à la faute. À mon tour de mener. 4-1. Service à suivre pour Nishikori. Il envoie un coup droit totalement hors du court, c'est un signe. Il commence à faiblir, n'est plus aussi exact dans ses trajectoires. Je suis à 5-1 sur mon service. À 30 partout, Nishikori décoche un revers puissant long de ligne, je ne peux rien faire. Il ne sera pas dit que je craque, il est hors de question de laisser passer ce set. Je me concentre fort, en alignant des services longs et un coup droit cinglant. Une dernière balle dans le filet pour Nishikori et je tiens ma revanche, 6-1 au deuxième set. La voici, cette égalité parfaite, un set partout, et le match qui peut balancer d'un côté ou de l'autre, avec son lot de potentialités, de probabilités et de calculs aussi savants que dérisoires.

Jusqu'à 3 partout au troisième set, Nishikori et moi tenons la corde, décrochant nos points avec force, dans un bel équilibre. À 36 ans, mon adversaire fait

preuve d'une sacrée résistance physique, il va chercher ses points sur des balles difficiles à toucher, il n'a rien perdu de sa vitesse d'exécution malgré son absence du circuit au niveau le plus élevé. Je durcis le jeu, je décoche des flèches en coup droit, je me jette à corps perdu dans un revers supersonique. Ça prend tournure, je m'encourage – continue, continue, continue ! Je prends l'avantage à 4-3. Puis 5-3. Je ne lâche rien. Sur le service de Nishikori, à 30-40, je retourne par un bon revers rasant le filet et mon adversaire commet la faute. Jeu, set et match ! Je l'ai fait. Victoire 2-6, 6-1, 6-3. Jusqu'au bout du bout. C'est mon premier tournoi gagné sur le circuit ATP. Et de quelle manière... sur tous les matchs, jusqu'à la finale, j'ai perdu le premier set. C'est la première fois de l'histoire de l'ATP que le vainqueur l'emporte en jouant cinq matchs et en perdant les cinq premiers sets. Un record peu banal. J'ai dépassé la fatigue, j'ai su gérer ma contracture à la jambe gauche. La pression et le stress n'ont pas pris le dessus. Quelle immense joie ! Je pleure d'émotion. Je pense au chemin parcouru. Cet accomplissement et toutes les épreuves par lesquelles je suis passé. Je suis à genoux sur le court. Puis c'est la remise des prix, les discours en anglais, les remerciements et les félicitations à mon adversaire pour sa belle semaine après tant de blessures. Une victoire, c'est aussi un protocole, et les conversations avec le juge arbitre, le directeur de la Fédération de tennis de Hong

Kong. Et tout ce qui caractérise notre époque, les selfies, le public, les messages en rafale sur mon téléphone et les réseaux sociaux, les échanges avec ma compagne, mes parents... Je ressens au plus profond cette intensité et cet épuisement. J'ai atteint quelque chose d'inouï que tout joueur pro a envie de connaître, gagner un tournoi qui vient « couronner » des années de travail acharné. Car je n'oublie aucun des sacrifices pour en arriver là. Je suis le premier Frenchie à gagner le tournoi de Hong Kong. Ça vaut quand même le coup de ne pas fêter le réveillon !

Vraiment, je suis sonné, quelle semaine fantastique avec mon entraîneur Xavier et Ogi, un ami habitant Hong Kong, venu me soutenir pendant les matches. Nous fêtons la victoire très sagement autour d'une coupe de champagne et, le lendemain, Ogi nous fait visiter Hong Kong, en passant par les hauteurs pour contempler la splendeur de la ville. Quelles visions incroyables de cette cité peuplée de bâtiments modernistes et cernée de montagnes. La plage et la forêt à quelques kilomètres, c'est magnifique. Sans oublier Victoria Park, ses joggeurs et son marché, qui attire beaucoup de monde. Je m'imprègne de ces images, car je sais qu'elles sont éphémères. À peine le trophée embrassé et les flashes des photographes évanouis qu'il faut déjà repartir. Direction l'aéroport et le tournoi d'Auckland, à dix heures de vol. Le rythme, le rythme...

La vie d'un joueur, ce sont des hauts et des bas. Une victoire n'est jamais loin de quelques défaites, voire de quelques déroutes. Il y a aussi ce moment particulier du déclic qui donne un autre tour à une carrière. En juin 2022, je remporte mon premier titre Challenger au tournoi de Blois. Cette victoire en finale sur le Serbe Nikola Milojević en deux sets (7-6, 6-1) marque un palier dans ma trajectoire. Au début du tournoi, j'étais 224<sup>e</sup>, avec cette victoire je passe 160<sup>e</sup>. Cela me permet de me rapprocher du top 100, étape que je franchirai à l'âge de 26 ans. Le top 100, c'est le *big step*, un cap à passer si l'on veut pouvoir disputer les tournois les plus prestigieux. En 2025, lors de la finale à Rio de Janeiro sur terre battue, contre Sebastián Báez, je franchis un nouveau palier en intégrant le top 50.

Les victoires et les défaites sont liées à des sensations physiques. La semaine à Hong Kong représente un boulot colossal et quantité de privations en amont. En plus, je me blesse en quart de finale. Pour être précis, j'ai une déchirure 3C à la jambe gauche, muscle externe. La douleur est supportable malgré la déchirure. Je n'ai pas de bandage, je m'applique uniquement une crème chauffante sur le muscle pour apaiser, décontracter et renforcer la zone atteinte. Trente minutes avant la finale, je prends un anti-inflammatoire, ce qui est fortement déconseillé quand on a la maladie de Crohn. Je sais qu'après le match, je risque de connaître une énième

crise. Mais je veux tout faire pour être au rendez-vous de ce match, l'enjeu est trop important pour que je ne prenne pas ce risque. Je me moque de souffrir après, s'il y a une victoire à la clé. Un titre ATP, c'est le Graal. Des galériens de la balle, voilà ce que nous sommes, et le plus souvent nous en redemandons. Jamais rassasiés, jamais à bout d'arguments pour revenir sur le terrain en espérant une nouvelle victoire, en se prêtant au jeu du duel. Serions-nous les acteurs d'un théâtre qui nous dépasse ? Ces chevaliers d'un genre bizarre qui courent après une gloire volatile ? Cette quête de la victoire n'est pas sans folie et je préfère garder les pieds sur terre, entouré des miens, en essayant de me blinder du mieux que je peux des illusions du système et du monde virtuel qui nous éloigne de nos émotions.

La vie d'un joueur de tennis est une course contre la montre. Et contre la douleur. Le lendemain de ma victoire à Hong Kong, en plus de la crise intestinale redoutée, je ressens un point à la cuisse, dès les premiers pas en sortant du lit. Soigner cette jambe devient ma priorité. Presque dans le même temps, comme un écho chaleureux, j'entends à la télévision les propos du joueur Nicolas Mahut, qui espère que j'ai pu profiter de ma victoire, malgré l'enchaînement des matchs. Il a raison, cette spirale de tournois est une réelle difficulté. Comment la dépasser ? Comment la contourner ou bien comment faire avec ? Chaque

joueur est confronté à ce dilemme de l'enchaînement au sens fort du mot. Comment éviter d'être enchaîné à ce sport ? Comment continuer à prendre du plaisir dans cette rotation perpétuelle de confrontations et de pressions sur le terrain ? J'ai la conviction qu'il faut s'écouter en la matière, ne pas exploser les limites à tout prix et mettre son corps au chaud quand le déluge s'abat sur nous. Car nous ne sommes jamais à l'abri d'un gros craquage, d'une déchirure musculaire qui brise un élan. Cela me rappelle précisément deux moments. Puisque j'évoquais tout à l'heure mon meilleur souvenir à Hong Kong, ne passons pas sous silence les mauvais souvenirs aussi. Ils font partie d'une trajectoire, tout professionnel doit pouvoir s'en dépêtrer. Mon premier pire souvenir, ça ne fait aucun doute, me renvoie à l'âge de mes 14 ans. Cette année-là, j'apprends, ou plutôt un professeur de médecine me fait comprendre que je ne vais plus pouvoir jouer, que mes rêves de victoires et *tutti quanti*, je vais devoir m'asseoir dessus. Pour lui, c'est non négociable, le tennis, c'est fini, il va falloir passer à autre chose et sécher ses larmes assez rapidement. Est-ce qu'on me donne une seconde chance ? Est-ce que je peux la demander ? Visiblement pas. Verdict : c'est comme ça, passez votre chemin, *next*. Moi qui suis entré dans le bureau du professeur sans me douter un instant que ça soit aussi grave, je pensais simplement que la découverte d'une bactérie ne remettrait pas en cause

mon engagement et mes heures de travail sur le terrain. Étais-je naïf ? *A posteriori*, je n'ai pas l'impression, il était juste impensable qu'un médecin décide de mon avenir et me condamne à l'abandon. J'aurais pu m'y résoudre, j'aurais pu écouter sagement, consciencieusement, la voix de la médecine. Ne pas moufter. Mettre mes idéaux à la poubelle en une poignée de secondes. C'est mal me connaître. J'ai toujours été un gamin tenace, qui ne se laissait pas intimider devant la première épine sur la route. J'allais devoir batailler, c'était très clair dans mon esprit, batailler pour qu'on ne saccage pas mes rêves. Mon deuxième pire souvenir est un match perdu, et pas n'importe quel match. Mon premier tour contre Hugo Grenier, à l'Open d'Australie en 2024. Un véritable cauchemar. Il m'arrive d'y penser encore. Une défaite en cinq sets contre un Français en plus, un match où j'ai tout donné. Mais la physionomie du combat était horrible pour moi, j'ai vraiment mis du temps à oublier le scénario de ce premier tour, ça tournait non-stop dans ma tête après coup. Je me repassais chaque point décisif, je rejouais chaque coup perdu pour renverser le score. Je ne comprenais pas ce qui avait pu se passer. Hugo Grenier, je le connais bien, on a le même entraîneur, Jean-René Lisnard, à l'Elite Tennis Center de Cannes. Au départ, le match est donc un peu *tricky*. J'arrive confiant sur le court, mais je sais qu'avec son jeu, il peut réussir à m'embourber. Je vais devoir rester vigilant sur chaque

tactique. Je commence bien, avec des coups balancés et longs, qui débordent régulièrement Hugo. J'emporte le premier set 6-2. Dans la deuxième manche, j'ai de l'avance pour boucler ce set, je suis au service avec des balles neuves, mais Hugo débreaque à 5-3 et recolle au score, 5-4. Au jeu décisif, je ne fais pas les bons choix et Hugo décroche ce deuxième set 7-6. Une manche partout. Je repars au front, varie mes coups avec plus d'agressivité et de panache, Hugo reste dans sa zone de confort, je gagne la troisième manche sur le score de 6-4. Le quatrième set demeure serré, on s'accroche sur chaque point, mais la bascule a lieu, Hugo a des crampes, je mène deux sets à un, est-ce que la partie est vraiment en train de tourner ? Il y a une tension, la tactique est perturbée. Est-ce que je dois attaquer ? Multiplier les amortis ? J'ai face à moi un joueur diminué qui se relâche, mais renverse le rapport de force. La roue tourne en faveur de mon adversaire qui empêche ce quatrième set 6-4. Nous voici à deux sets chacun. Ce que je craignais est en train de se produire, un match long, des échanges tendus, une alternance de régime entre lui et moi, sans que rien puisse réellement nous distinguer. Dans ce dernier set, j'ai deux balles de match à 40-15, mais Hugo les efface une à une, la dernière par deux coups droits de débordement, avec un point gagnant. Puis on arrive à 5 partout. Hugo remporte son jeu de service, 6-5. J'enregistre mon service, 6-6. Nouveau

jeu décisif pour nous départager ! Je mène 2-0. Hugo remonte, ses crampes sont toujours là, bien visibles, ou alors il les accentue pour troubler le jeu ? Impossible à déceler, les points sont accrochés... amortie... revers puissant... débordement en coup droit. 7-4 pour lui, 9-6. Le calvaire continue. Je reviens à 9-7. Grenier sert et conclut la partie par un « ace », c'est-à-dire un service gagnant. Score final : 2-6, 7-6 [3], 4-6, 6-4, 7-6 [7]. Le chemin de croix est terminé.

Ce match, je l'ai rejoué des dizaines de fois dans ma tête. Comment ai-je pu perdre ? Contre un joueur moins bien classé que moi ? De quelle façon les choses ont-elles aussi mal tourné ? Pourquoi n'ai-je pas réussi à m'extraire de ce piège ? Cinq sets et 4 heures 22 minutes de jeu. Deux balles de match en ma faveur. Face à un joueur qui boitait pendant un set et demi. Comment ce fiasco a-t-il pu avoir lieu ? Je ne me l'explique toujours pas. À l'époque, j'étais classé 73 à l'ATP, Grenier, 178. Le duel franco-français devait tourner à mon avantage, pas de doute. Bien évidemment, pour me rassurer à bon compte, je pourrais aligner toutes sortes d'excuses : le bruit autour du court n° 5 à Melbourne, la fin de match de nuit, l'adrénaline de Grenier qui accède pour la première fois au tableau principal d'un Grand Chelem, mes muscles en bouillie au cinquième set, un adversaire qui enchaîne les aces et les retours de service alors qu'il ne peut presque plus se déplacer sur le terrain, le mental

qui s'effiloche, les pensées sombres qui trottent dans ma tête, la raideur de Grenier qui à mon tour me crispe, les turbulences de tous ordres, le manque de tonus sur les coups qui font la différence, etc.

Oui, etc. On peut repenser un match à l'infini. Rejouer les points, recadrer les erreurs, repenser la stratégie, réinitialiser les batteries. Rien n'y fera. Peine perdue. À propos de ce match, le journaliste David Lorient a écrit dans les colonnes de *L'Équipe* : « Grenier était sur un fil, tout raide. Mais il effaçait deux balles de break sur deux grosses premières et Müller, décontenancé, semblait soudain un peu perdu. Le dixième jeu était paroxystique. Grenier n'était plus capable que d'un coup en retour, voire deux ou trois maximum (76 coups gagnants au final) ! Alors il envoyait une, deux, trois gifles en coup droit, puis une autre en revers, pour dérober le quatrième set et rester en vie ! Plus rien n'avait vraiment de sens. »

En effet, ce match était un non-sens total, un cauchemar sur grand écran, mon pire souvenir sur les courts. Ce jour-là, tout simplement, le cran m'a manqué. Aujourd'hui, je ne commettrais pas les mêmes erreurs, je serais plus offensif et me battrais sur chaque point. Je ne laisserais pas passer les deux balles de match, je ne me laisserais pas déstabiliser par les crampes et les douleurs de mon adversaire, j'abrégerais les points, je trouverais des variations dans mon jeu, j'appuierais là

où ça fait mal, j'irais chercher la victoire quel qu'en soit le prix. Les défaites peuvent être de bons révélateurs. On y apprend l'humilité et le dévouement, la force et la régularité, le calme et la détermination. Ce qui n'est pas rien... Joueurs de tous les pays, unissez-vous pour vivre votre tennis en grand !

Maintenant j'aimerais vous convier à une petite aventure, quelque chose d'immersif, caméra embarquée sur les épisodes fondateurs de mon parcours. Pour qu'on éprouve les tensions, les choix, les difficultés, les rebondissements, les résolutions. Vous faire sentir ce que peut être un match, quand vous jouez le Brésilien João Fonseca sur terre battue, au premier tour du tournoi de Rio, ATP 500. Quand tout le Brésil attend son joueur ! L'ambiance hostile du public. Le chauvinisme. Le public qui siffle au moment où je sers. L'arbitre qui tente de calmer les ardeurs de la foule. L'électricité du jeu. Le moment où ça disjoncte, où ça glisse dans un univers parallèle qui fait partie de la magie du tennis. Le moment où vous êtes complètement mort sur le terrain et où vous allez chercher des ressources que vous ne pensiez pas avoir. Les glissades, les chutes, les points incroyables, les marathons qu'on s'impose, les grands matchs et les petits tours de piste... Finir lessivé à la fin d'un match, perclus de crampes, ne plus pouvoir marcher ou avancer vers le filet pour serrer la main de son adversaire... La chaleur et l'humidité...